



Les Garçons de la cité-jardin

Dan
Nisand

Les Avrils

À Manon Bucciarelli.

*En mémoire du sergent et soldat de première classe
Christophe Marquis,
et de Marie-Thérèse Buz-Lehmann, dite « Marithé ».*

Recommencer depuis le commencement ? Mais cela ne servirait à rien. Ce serait de nouveau pareil – tout ce qui est arrivé arriverait encore. Car certains êtres s'égarent nécessairement, parce qu'il n'y a pas pour eux de vrai chemin.

Thomas Mann

Ferdinand Hildenbrandt a dix ans en 1870, lorsque l'Alsace et la Moselle sont annexées. Fils d'un épicier mulhousien, il transforme l'entreprise paternelle en société par actions et fait construire une usine de conserves qui ne cessera de s'agrandir.

Novateur en matière de politique sociale, il compte parmi les premiers industriels allemands à mettre en place un restaurant d'entreprise, des installations sanitaires, une bibliothèque et une infirmerie pour son personnel. Dès 1910, il instaure la participation des employés aux bénéfices des Établissements Hildenbrandt. Il leur octroie également, bien avant l'heure, une semaine annuelle de congés payés.

En 1919, redevenu français, l'industriel est accusé de s'être fortement enrichi pendant la guerre en commerçant avec l'Empire. Il résout alors de consacrer la totalité des profits litigieux à des œuvres sociales. Créeée en 1920, la fondation Hildenbrandt a pour objet la construction de logements pour les familles modestes. Sept ans plus tard, un quartier entièrement neuf est inauguré dans la périphérie

ouest de Mulhouse, en présence de Raymond Poincaré et de nombreux élus. Il accueille aussitôt ses premiers habitants.

La cité Hildenbrandt est un ensemble de cent trente-huit pavillons entourés de jardins. Ses rues portent toutes des noms de fleurs. La petite rivière qui la délimite à l'ouest est bordée par un chemin de terre, l'allée des Roseaux, véritable promenade champêtre en pleine agglomération. Pour la mémoire collective, une stèle sise le long de l'allée rappelle l'article 7 de l'acte de donation du 19 septembre 1920 :

LA FONDATION
LES JARDINS HILDENBRANDT
EST DESTINÉE À AIDER DE
JEUNES MÉNAGES
EN BONNE SANTÉ
DÉSIREUX D'AVOIR
DES ENFANTS ET DE
LES ÉLEVER DANS DE
BONNES CONDITIONS
D'HYGIÈNE ET
DE MORALITÉ.
FERDINAND HILDENBRANDT

Jusqu'à sa mort, en 1964, la cité-jardin fera la fierté de Ferdinand Hildenbrandt. Il la considérait, devant sa réussite industrielle et publique, comme l'œuvre de sa vie. En 1994, pour le trentième anniversaire de sa disparition, son nom fut donné à la passerelle en arceau qui rattache la cité Hildenbrandt au quartier de logements militaires voisin. L'administration de la cité-jardin est aujourd'hui confiée à un organisme de logements sociaux.

I

Melvil revient à lui, clignote, tremble un peu. Il n'a pas tout à fait entendu le mot, mais la masse extraordinaire du mot est venue le bousculer comme un engin glissant sur son erre, locomotive ou ferry-boat que nul obstacle ne retient et qui balaye sans le moindre soubresaut tout ce sur quoi sa trajectoire le précipite. Le jour déferle par les fenêtres ouvertes, baignant la pièce d'une lumière d'évanouissement. Hier encore c'était ciel blême et bruine glacée, les branches nues des arbres ressemblaient à des ossements ; et ce matin au réveil, voilà qu'elles s'étaient parées de boutons vert tendre ou duveteux, certains déjà à deux doigts d'exploser. Les tuiles humides étincelaient dans la clarté rasante. Le printemps était venu pendant la nuit.

La journée a été un supplice. Pas de fenêtres au local du courrier, dans le sous-sol de la cité administrative qu'il a pour tâche de sillonnner du lundi au vendredi en distribuant paperasses et enveloppes. Comme un enfant prisonnier de la classe, il a attendu avec des

tressaillements au ventre que l'horaire le délivre. Tandis qu'il filait enfin vers son arrêt de bus, dans l'air tout chargé de tiédeur, sa chair continuait d'avoir hâte, et sans raison, il se dépêchait encore.

Dans le bus, il est resté debout. Il pouvait sentir à travers la vitre tout ce qui est vivant s'adonner au printemps, à cette extase inquiète, ces promesses qui fleurissent partout et où les instincts s'engouffrent furieusement, ivres et naïfs comme au premier jour. Il est descendu sur la place, toujours se pressant, toujours pour rien. En arrivant rue des Iris, il a vu les volets clos et pensé au bleu du ciel qui ne pouvait entrer. Il a quitté la saison neuve et pénétré dans l'hiver éternel du foyer. Devant l'évier, il a bu un verre d'eau et mastiqué une brioche, regardant par la vitre les voitures garées dans la lumière inouïe, la rue submergée de beauté. Dans le salon, la radio hurlait et ça empestait le tabac. Le soir enflammé propulsait des barreaux d'or à travers les persiennes, jusqu'au fond du vieux buffet éventré. Vite, ouvrir ces fenêtres.

Le père a dit : « Il y a eu un coup de fil. »

Il était dans le fauteuil, la tête de côté, son gros menton posé dans sa main ; entre ses doigts, sur sa cuisse, un mégot finissait de se consumer.

« Ah bon ? »

Obsédé par l'air du dehors, Melvil poussait les battants dans le grand jour. Le père a encore dit quelque chose, un mot qu'il n'a pas vraiment saisi mais dont il a subi le choc, masse roulant et le balayant, lui passant à travers. Il s'est retourné avec des yeux ensommeillés, a porté une main à sa bouche. L'irréel du printemps

est entré dans la pièce et y a pris place, silencieux et indifférent. L'espace d'un instant, Melvil s'est absenté de lui-même. Maintenant il tremble de la tête aux pieds. Le mot carillonne en lui comme une sonnerie de cloches d'église. Il baisse la radio pour mieux entendre le père répéter sourdement quelques phrases dont le sens paraît lui échapper ; il y est question d'un vol transatlantique, d'une date qui reste à fixer.

Lui demande : « Est-ce qu'il a dit autre chose ?

– Il a dit qu'il rappellera. Et aussi qu'il était content. »

Ils se font face, abasourdis de ce dont ils sont en train de parler, le grand fils chétif avec ses épaules perchées et ses épis sur les côtés de la tête, le père étroit et sec dans son trône racorni, les deux mêmes mentons protubérants, fendus comme des pieds de bouc. Le père a dit tout ce qu'il savait, c'est-à-dire pas grand-chose ; il écrase sa cigarette et son gros menton revient dans sa main se poser. Melvil remonte la radio et va à la cuisine préparer le repas.